

Ce qui suit est une traduction admirable d'une poésie composée par le lieutenant-col. Patten, de l'armée américaine. Le col. Patten est le beau-père de M. S. Chapleau, frère de l'hon. Solliciteur-Général. C'est un homme instruit, un officier distingué et un poète d'un talent original plein de verve et d'énergie.

Cette réponse du *Séminole*, l'une des tribus sauvages les plus féroces de l'Amérique, est faite aux blancs qui lui font des propositions de paix.

LA RÉPONSE DU SÉMINOLE.

Feu de partout! Lancez vos colonnes serrées :
Je ne courrai pas mon front ;
Sur ce bras libre et fier vos chaînes exécrées
Jamais plus ne s'imprimeront !
Aux nuages du ciel j'ai dérobé leur foudre,
A mon tour ; et ce bras vainqueur
Va marquer dans le sang la trace de la poudre
Au pâle front de l'opresseur !

J'ai semé la terreur dans vos cités lointaines,
J'ai fait frémir vos cœurs souillés ;
J'ai scalpé vos guerriers et j'ai blanchi nos plaines
De tous leurs crânes dépouillés.
Vous m'offrez des traités, la paix ? — Votre offre est vaine ;
Je brave le visage blanc !
Tout le fer de ma lance est trempé dans la haine,
Mon cri de guerre est *Mort et sang* !

Défendez vos foyers ; le butin de la guerre,
Prenez-le! Moi, mon seul plaisir
Est de voir, tout sanglant et mordant la poussière,
L'homme blanc tomber et mourir !
Sa plainte, à mon oreille, est comme une harmonie,
Sa souffrance, un baume à mon cœur ;
Je savoure à longs traits toute son agonie
Quand il se tord dans la douleur !

Vous me traquez partout, comme un gibier farouche,
A travers fleuves et forêts ;
Partout, j'ai devant moi la menaçante bouche
Et les pointes de vos mousquets.
Moi seul, comme un guerrier, du haut de ma colline
Avec ma fière lance au poing,
Je tiens contre vous tous, ferme ; et ma carabine
Vous dit : N'avancez pas plus loin !

Vous voulez dévaster mon wigwam solitaire ?
Je l'ai moi-même incendié ;
Egorger devant moi mes enfants et leur mère ?
Leur fraîche tombe est sous mon pied !
Vous voulez par la faim me réduire, sans doute,
Impuissants sur ceux que j'ai jamais ?
— Je vis de haine : c'est un pain dur, mais je doute
Qu'il vienne à me manquer jamais !

Oui, mon cœur tout entier jette sur vous sa haine,
Mes yeux vous lancent leur mépris !
Jusqu'au dernier soupir de ma mourante haieine,
Je vous brave et je vous maudis !
Vous demander quartier ? — Jamais ; et ma vengeance,
Jamais vous ne la compterez !
Je veux de votre sang faire une mer immense :
Avec moi vous y tomberez !

N. LEGENDRE.

CAUSERIES.

L'heure de la vacance a sonné : la joie est générale, alléluia ! La loi du travail, quoi qu'on en dise, n'est pas une loi absolue, inexorable. Seulement, ce qu'il y a de bien certain, c'est que pour se reposer, il faut auparavant avoir travaillé, autrement le repos, quand il est continué, devient lui-même une lassitude, un travail permanent, une fatigue continuelle, un poids, un fardeau qui conduit inévitablement à la tristesse, à l'ennui, à l'abandon de soi-même, à une déplorable indifférence de toutes choses, à un malaise profond, et en fin de cause, au dégoût de la vie. Une âme dans cet état ne subit-elle pas de fait le plus dur et le plus âpre des labeurs : l'affaissement lent et progressif de soi-même. Ceci m'amène donc à dire qu'il ne peut y avoir que les gens laborieux et studieux qui puissent réellement sentir et goûter le repos, jouir des vacances ; car comme le dit un vieux proverbe que l'on nous répète souvent dans les collèges : « qui étudie bien, s'amuse bien. » Deux mois l'an consacrés au repos de l'esprit et au délassement du corps, ce n'est pas trop. Certes, s'il y avait divergence à ce sujet, je dirais que la grande unité que les philosophes de tout temps ont rêvée, est absolument impossible, irréalisable, et que la discordance est innée chez les hommes. Mais paroles inutiles ! Tous tant que nous sommes, nous proclamons unanimement l'opportunité des vacances. Voilà toujours un point sur lequel tout le monde s'accorde. *Rara res !* Le fait est à noter, surtout dans un temps comme le nôtre où tout n'est que divisions, divisions dans les idées, divisions dans les principes, divisions dans les hommes, et que loin de tendre et de marcher vers l'union nous courons au contraire à la désunion.

Nul doute donc que cette trêve générale dans les affaires, tant intellectuelles que matérielles, ne rencontre l'approbation et les vœux de tout le monde. On a besoin de faire de ces petites haltes dans la vie abstraite, turbulente et épineuse des affaires ; il y faut des pauses, des suspensions, ne serait-ce que pour diversifier et briser l'uniformité, autrement l'esprit tomberait inévitablement dans une monotonie écrasante qui le menerait au dégoût et à l'ineptie. Continuellement en face des complications et des calculs, l'intelligence ne pourrait suffire, et comme le corps, elle a, elle aussi, besoin de repos.

Conformément à ces réflexions, chacun doit donc, si toutefois le cœur lui en dit, déposer pour quelque temps ses outils, mettre bas les armes du travail. La campagne, parée de tous ses plus magnifiques atours, nous tend tendrement les bras, le sourire sur les lèvres ; allons à elle.

Trêve à tout. Que l'homme de science interrompe pour quelque temps ses études ; que l'écrivain ferme son livre ; que l'avocat remette son enquête au prochain terme ; que l'étudiant quitte son cher et bien aimé ami, Pothier, après l'avoir, ça va sans dire, doucement et cordialement embrassé et serré dans ses bras. Enfin que chacun quitte ses anciennes amours

pour marcher vaillamment à de nouvelles conquêtes, n'en déplaise à mes aimables lectrices dont, au reste, quelques-unes d'entr'elles, j'en suis convaincu, ne seraient peut-être pas fâchées d'un changement. Hélas ! c'est le propre du cœur humain d'être changeant et variable presque à l'infini, l'uniformité lui pèse, et l'ennuie. C'est pourquoi, il faut l'avouer, les Pénélopes aussi bien que les UlysSES, en fait d'amour, sont extrêmement rares dans notre siècle. C'est à peine si on en trouve un sur cent. Ce qui ne manque pas, par exemple, ce sont les *Jasons amoureux*.

Quant à moi, infime et obscur petit causeur, je me réserve, lectrices et lecteurs, le droit de venir peut-être encore une fois vous ennuyer avant la fin des vacances. Du reste, vous le savez, les causeurs, comme les journalistes, n'ont jamais de trêve : ce sont des *Juifs errants*.

L'ordre du jour est donc de s'amuser, de se remettre des fatigues de l'année qui finit pour se préparer à celles de l'année qui commencera toujours assez tôt. Tout le monde est d'accord là-dessus : on a besoin de se récréer et de se délasser ; on a besoin de la campagne, de l'air frais, de l'ombre, de la fraîcheur, du parfum, pour nous faire oublier l'odeur enfumée des villes. Ma foi ici, c'est à y perdre l'olorat ! Il nous faut des plaisirs champêtres, des promenades sur le vert gazon, des excursions lointaines, des tours de chaloupes, le soir, à l'heure du crépuscule, le matin à l'aube du jour.

Tout cela est admis de tout le monde. Mais où aller ? Ah ! voilà la grande question ; voilà le nœud de l'affaire.

Je le devine, mille bouches ont déjà prononcé : Cacouna !
— D'autres : St. Léon !
— D'autres : Saratoga !
— D'autres : Chafalaya River !

Et moi j'ai dit : Beauharnois, *mon pays, mes amours*. Assurément, je n'oserais ici élever la voix contre la haute renommée et l'immense prestige qu'ont les places ci-haut mentionnées ; ce qui m'épouvante, c'est justement la vogue vertigineuse qu'elles ont. Il semble qu'on ne doive rencontrer là qu'une nuée de gandins, de blancs-becs, de petits-crevés, de jeunes muguets tout étincelants d'or et de pierreries qui, exercés dès l'âge le plus tendre aux saluts et aux révérences, s'escrirent devant vous à tout instant et vous abiment constamment sous une grêle de politesses et de galanteries outrées, chose dont on se passe facilement à la campagne. Il y a des exceptions, bien entendu. On dira peut-être que je suis préjugé, mais au fait, je crois que toutes ces places sentent la ville à deux lieues à la ronde, et qu'elles ne sont rien moins que de petites cités rurales. Au reste à chacun son goût. Quant à moi, le mien est tout entier pour Beauharnois.

Voulez-vous savoir ce que c'est que Beauharnois ? Voici : Beauharnois est une belle petite ville, coquette, charmante, agréable, ayant un site magnifique et des environs encore plus magnifiques ; exerçant sur les étrangers une attraction irrésistible. Splendide oasis où rien ne manque : fraîcheur continuelle, parfum, air pur et salubre, charmants bosquets où les poètes et les amoureux y peuvent trouver leur compte, les uns pour faire de la poésie, les autres pour roucouler et soupirer leurs amours. Brise forte et vivifiante qui vous arrive continuellement des hautes eaux du fleuve, endroits propices à la promenade, partout de l'ombre pour se soustraire au brûlant solstice de l'été. A tout prendre, c'est réellement un petit paradis terrestre sur lequel la nature a répandu en abondance ses dons et ses richesses. Ceux qui l'ont visité en connaissent tout autant que moi, et tous, dans un concert unanime, s'accordent à dire que Beauharnois est destiné à devenir, sinon une grande ville, sinon un centre commercial et industriel, du moins un ravissant petit Eden où les heureux et les privilégiés de l'humanité accourent toujours en foule, tous les étés, pour échapper aux ardeurs accablantes et au climat débilitant et miasmatique des villes. Quoi de plus beau en effet que ces petites cascades qui traversent la ville et qui procurent de si bonnes douches aux baigneurs ! Les eaux, d'abord tranquilles et très calmes au sortir de la petite rivière St. Louis, s'agitent tout à coup, s'émeuvent, se gonflent tant que le permet leur volume, courent et se précipitent en bondissant tumultueusement à travers les petits rochers escarpés formés par la main de la nature, pour aller se perdre finalement dans le fleuve géant, répandant constamment sur la ville une fraîcheur bienfaisante, une brise régénératrice. Bref, à part les eaux salines, Beauharnois égale tout au moins Cacouna, St. Léon, &c., sous tous les rapports, à tous les points de vue.

Bons hôtels, table excellente, lits moelleux, amusements à profusion, plaisirs à satiété, tout autour de nous une nature riante, abondante, riche, luxuriante, langoureuse et virile à la fois. Devant nous, le fleuve St. Laurent aux bords enchanteurs, étalant au loin ses eaux tranquilles, azurées et limpides et présentant l'aspect d'un vaste et gigantesque miroir où tous les soirs la lune vient mirer sa figure d'une pâleur éclatante. Tours de chaloupes splendides pour ceux qui aiment à braver les dangers nautiques et qui ont besoin de fortes émotions. Du reste, en cet endroit, le fleuve, formant une espèce de petite baie, ses eaux protégées du vent par le prolongement de la Pointe St. Louis qui s'avance à une certaine distance dans le large, sont généralement très calmes et ne donnent lieu d'appréhender aucun accident fatal.

Plus loin, à l'ouest de Beauharnois, en suivant la rive du fleuve, on y rencontre un charmant petit groupe d'îlots. C'est là le rendez-vous des pique-niques. C'est là où on y écorche sans pitié le poisson et où on le cuit tout pantelant à la broche. Ces petites îles sont couvertes d'un riche gazon et parsemées d'une quantité suffisante d'arbres à haute tige pour y entretenir l'ombre et une fraîcheur continuelle ; de plus, elles sont généralement bordées de joncs et d'autres herbes marines au milieu desquelles se trouve toujours un petit chenal où coule une eau limpide et transparente et où le poisson donne à terrifier les pêcheurs. Voilà Beauharnois, bien maigrement et faiblement décrit. Pour en juger, le mieux serait de vous y rendre ; je vous y invite cordialement.

Tityre tu recubans sub tegmine fagi ! O Virgile ! jamais mieux qu'aujourd'hui, je n'ai compris la douceur et la suavité poétique de ces vers. Au collège, souvent enchaîné par le démon de la paresse, comme il arriva d'ailleurs à tant d'autres, il me répugnait de te traduire, et c'est à peine si je rendais la centième partie de ta pensée. Aujourd'hui, il semble qu'il en serait autrement. Heureux Tityre, je voudrais être à ta place à l'heure où j'écris avec peine ces lignes insignifiantes ; peut-être aurais-je été plus inspiré et partant, plus intéressant. Quelquefois, il ne faut rien moins qu'une belle nature, un

beau ciel bleu, quelques nuages argentés par-ci par-là, de beaux paysages, pour inspirer même les cerveaux les plus creux et les plus ineptes, réveiller en eux des facultés jusqu'alors inconnues, exalter l'imagination, cette pauvre *folle du logis*. L'esprit le plus ordinaire, le plus commun, le plus obtus peu alors quelquefois, avec ces conditions hygiéniques relatives à l'intelligence, se surprend à faire quelque chose de passable. Mais, hélas ! ces conditions m'ont manqué à moi, et j'espère que ce me sera une excuse pour avoir si mal réussi dans ma causerie. Je comptais pourtant y faire mon chemin !

Lectrices et lecteurs, un dernier mot. En affaire comme en affaire, au plaisir comme au plaisir, comme on dit vulgairement. Le temps des affaires est passé ; jusqu'à nouvel ordre, n'en parlons plus. C'est maintenant le temps de la récréation, en avant ! Tout à la récréation ! tout à la gaité !

Je ne me cache pas que les bourses en auront à souffrir, spécialement la mienne qui est passablement maigre et souffreteuse, mais qui ne donne rien, n'a rien. Et puis après tout, l'argent, en tant que métal, n'est rien moins que vil et souverainement méprisable et ne doit avoir de prix qu'en autant qu'il contribue à notre bonheur.

Halte là ! j'ai cru que j'allais tomber dans la morale. *O se res ardo te aspicere*. O campagne, je brûle de te voir. Tu me tends les bras, j'y cours. Les plaisirs champêtres me réclament à grands cris, j'y vais. Et certes, j'ai grande hâte de quitter la ville, l'air dense et enfumé qu'on y respire, qui nous étouffe à tout moment, et que le vent soulève et roule en tout sens dans les rues comme une mer mouvante. Mais quelle mer ! je doute fort que les poissons y pussent vivre. Oui, partons ! C'est l'heure de la vacance. Cependant n'allons pas faire comme commère Cigale ; ne chantons pas tout l'été, car nous pourrions être obligés de danser tout l'hiver, nous en déplaie.

Au revoir,

EDOUARD COUILLARD.

NATURALISTES CANADIENS.

On lit dans le *Naturaliste Canadien* :

21. BRUNET, 1861.—Mr. l'Abbé Ovide Brunet est professeur de Botanique à l'Université Laval depuis près de 20 ans. Une mémoire heureuse et tenace, jointe à un grand talent d'observation, ont permis, en peu d'années, à M. Brunet, de se rendre maître de sa science de prédilection. M. Brunet a publié divers opuscules sur la Botanique dans lesquels il a malheureusement laissé voir que chez lui l'écrivain n'était pas à la hauteur du savant. Si les périodes à effet, les surcharges d'épithètes, les tournures piquantes semblent être des hors d'œuvre dans les livres scientifiques, la justesse d'expression, la clarté d'exposition, et par dessus tout la précision des termes y sont de rigueur. Le manque d'élégance du style est facilement pardonné en raison de sa concision, mais on exige partout que la diction soit pure et la phrase correcte.

Les principales publications de M. Brunet sont les suivantes : *Voyage d'André Michaux en Canada*, 1861. *Notices sur les plantes de Michaux et sur son voyage au Canada et à la Baie d'Hudson*, d'après son journal manuscrit et autres documents, 1863. *Catalogue des végétaux ligneux du Canada*, 1867. *Histoire des Picea qui se rencontrent dans les limites du Canada*, 1866. *Notice sur le Musée Botanique de l'Université Laval*, 1867. *Éléments de Botanique et de Physiologie végétale*, 1870. On peut voir dans le *Naturaliste*, vol. II page 144, l'appréciation que nous avons faite de ce dernier ouvrage ; nous ne pensons pas avoir été trop sévère.

Nous apprenons avec plaisir que la maladie qui avait forcé depuis 2 ans M. l'Abbé Brunet à abandonner sa chaire, et même à cesser tout étude, donne aujourd'hui tout espoir d'un parfait rétablissement. Le nombre de nos hommes de science est si restreint que nous ne pouvons que faire des vœux pour la longue durée de ceux qui le composent.

22. CREVIER, 1866.—Voulez-vous un forgeron, un menuisier, un mécanicien ? Voulez-vous un graveur sur métaux, un dessinateur, un peintre, un musicien ? Voulez-vous un médecin, un microscopiste, un géologiste, un paléontologiste, un malacologiste, un astronome, un chimiste, un minéralogiste ? Vous avez tout cela dans le Dr. J. A. Crevier, ci-devant de St. Césaire et maintenant de Montréal. Qui trop embrasse mal étreint, dit le proverbe ; ne serait-ce pas le cas pour le Dr. Crevier ? Nous n'oserions décider. Si nous n'avons pu apprécier encore la profondeur des connaissances du savant Dr., nous nous sommes du moins convaincu que leur étendue est immense ; et sous ce dernier point, il n'est surpassé par nul autre, en ce pays, pensons-nous. Un astronome-amateur à qui nous avons présenté le Dr. Crevier, nous disait pittoresquement, après quelques quarts d'heure de conversation et d'observation au télescope : Mais votre Dr., je pense qu'il connaît toutes les étoiles par leur nom de baptême ? On dirait qu'il a longtemps voyagé dans la lune, tant il en connaît la topographie ?

Le Dr. Crevier est bien la mémoire la plus heureusement douée que nous ayons encore rencontrée. La mémoire des noms surtout semble ne lui coûter aucun effort. Faites avec lui une petite promenade au clair de la lune il vous donnera la désignation de chaque constellation en vue, nommant, comme le disait notre spirituel astronome, chaque étoile qui la compose par son nom propre ; ou bien portez vos pas avec lui sur le rivage, au beau soleil, sans hésitation aucune, il vous nommera tous les petits cailloux qui passeront sous vos pieds, en vous en donnant leur composition minéralogique ; ou bien encore mettez avec lui l'œil au microscope sur une goutte d'eau qu'il vient d'y exposer, pas un de ces animalcules lilliputiens ne remuera un cil, n'agitiera quelque membre, ne fera un mouvement, sans qu'il ne le détermine, le rangeant dans la famille et le genre dont il fait partie. Et on est d'autant plus étonné de cette masse de connaissances que chez le Dr., bien qu'on voie qu'il se plaît à nous intéresser, il n'y a pas d'entrain, d'enthousiasme dans le récit ; la phrasologie souvent même n'est pas rigoureusement exacte. C'est un coursier impétueux, qui ne vise que le but, sans regarder aux difficultés de la route, et se souciant peu des heurts qu'il peut donner ou recevoir en passant.

A cette mémoire prodigieuse, joignez un coup d'œil des plus sûrs, une pénétration des plus subtiles, une ardeur pour le travail, disons mieux, une passion pour l'étude, un désir insatiable de savoir que rien ne peut rebuter, et vous pourrez comprendre, jusqu'à un certain point, comment un homme qui dépasse à peine la quarantaine a pu acquérir déjà une telle somme de connaissances.

Le Dr. Crevier a plus confié à sa mémoire qu'à sa plume dans la poursuite de ses connaissances, et les quelques écrits qu'il a publiés laissent encore voir l'écrivain novice. La capacité ne paraît pas faire défaut, mais le tour, la manière man-